

Lunes violentes

Voici, la première stèle.

Soupirée en des râles éteints, haleines de disparition. Poignardé, empalé par des existences qui ne pouvaient me suffire. Mon règne, interrompu. Ma fatigue, mon épuisement. Réduit à suinter les teintes de mon bannissement dans des eaux qui me voilaient sa vue. Chaînes éphémères qui ne pouvaient pour des âges entiers retenir mes saignements. Ce sommeil d'exhémie coulera, et débordera, sur ceux qui ont voulu m'oublier. En ma dépouille résident les graines d'éternité que tu m'as offert. Semences vermeilles, enlisées sous les versants de ma chair.

Écoutez, mes hurlements.

Éveil, écoulement sensible sur ma nuque, dans mon dos. J'entends. Le bruit de ruissellement lourd, de matières exsudées tout autour de moi. J'essaie de redresser la tête. C'est dur, mes muscles comme engourdis. Depuis combien de temps suis-je endormi. Les sensations unes à unes ciblées, je concentre mon attention sur mon corps. Je me sens embué d'un liquide épais qui m'entrave. Rive mes articulations. Son contact huileux qui m'enterre. Les paupières pleines de cette pluie boueuse, je lutte pour les ouvrir. Oui, enfin. Tout est si sombre ici. Pourquoi. Des surfaces de roches brutes, aux pores ouverts en de petites béances. Avec la récupération de ma vision, les odeurs, les nerfs relancés. Je sens les nuages de poussière statiques se déplacer en de pesantes gravités au gré de mes souffles. Je tourne la tête en des craquements secs. Je ne me souviens pas d'un tel endroit. Profond, oublié. Je m'habitue à l'obscurité qui ne m'est pas hostile. Pas étrangère. Une chambre. C'est une chambre. Je n'arrive pas à voir le plafond, trop haut, nimbé du manque de luminosité. Je devine plus loin, taillée grossièrement dans la roche, une ouverture, une sortie. Vers quoi. Où. Je baisse les yeux, regarde mon corps. Enlisé dans une noire susurrations qui empêche mes membres et mes inspirations. Je me trouve plongé à hauteur de mâchoire dans un bassin, dont je perçois les lisières débordées. Autour de moi, dans la pierre. Je devine les restes de structures taillées, épousant les contours insensibles qui doivent être miens. L'impression d'être gravé, partie intégrante de cet endroit. Les yeux refermés. Il me faut me concentrer, recouvrir l'usage de mes gestes. Je sens le liquide couler d'au-dessus de moi, comme une continue bave de poix, alimentant ces piscines de léthargie. Je suis encore sous les prises d'un sommeil trop long, je le sens.

Où sont les autres.

Mais quels autres. Je n'ai qu'un moyen de le découvrir. Lentement, comme redécouvrant les virtualités de mes formes, je m'anime contre l'exsudat qui m'emprisonne. Lentement, je me tire, je me traîne hors de cette fontaine négative, malade. Je dois reprendre mon chemin. Les remous compacts d'une matière statique, ancienne, ralentissant mes tentatives. Je sens liés à moi, chaînons fébriles, comme des liens qui souhaitent me retenir à ma place. Je ne peux pas. Je pousse sur mes membres, me hisse plus loin. Les ligaments encore trop solides qui s'accrochent à mes membres, lâchent les uns après les autres en des claquements sourds pour retomber dans la masse informe que je laisse derrière moi. Fatigante action, arrivé aux limites de ce lit je tente de reprendre mon souffle. Mes membres encore pris, entravés. Depuis combien de temps suis-je endormi. Je n'arrive pas à me souvenir. À retrouver les raisons de ma présence. Ce réveil encore occulté de stagnants voiles. Je me retourne péniblement, regarde ces espace que j'ai quitté. Bouches chitineuses, creusées en hauteur sur le mur d'où fuient les rivières mordantes. Entre ces lourdes cascades, dans la surface rocheuse, les marques d'une silhouette maintenant absente. Je comprends. Incrusté dans la pierre, abandonné pour des temporalités insoupçonnées. Mon empreinte désormais délaissée. Il n'y a rien d'autre ici, de toute évidence. Je presse les premiers pas comme gelés, douloureusement rigides sur cette roche friable. Tout cet air immobile, lourd, suffocant contre ma progression. Je rejoins l'entrée qui donne sur une pente creusée à même la roche. Des tunnels, des galeries m'attendent plus bas. Comment pouvais-je le savoir. Comment pouvais-je m'en souvenir.

Il y avait toujours de présente cette odeur de rouille ambiante, qui s'accrochait à tout ce qui pouvait passer dans son sillon, qui entraînait dans son influence. Macérée, stagnante, après des mois déprivés de pluies pour venir l'atténuer. J'inspirais lentement, me pénétrais de ces

humeurs oxydées, filandreuses. J'en laissais les marques teinter mes poumons. C'était comme boire une haleine d'ambre salie. Je regardais ces grandes colonnes industrielles inertes qui se découpaient sur des fonds de crépuscule. La nuit n'était pas encore là. Je disposais d'encore un peu de temps, d'un maigre sursaut avant d'enfreindre le couvre-feu. J'explorais à nouveau les connues constructions incestueuses de la raffinerie qui étendaient ses bras brisés, tortueux, métalliques excroissances qui se dispersaient sous mes yeux. Abandonnée depuis peu, comme toutes les autres qui avaient été un jour si vitales à la ville. J'errais sans précision ni but si ce n'était celui de marcher, regardais les intrications étroites des dispositions de cette installation qui il y a peu encore fut rythmée aux cadences d'industries brûlantes. Crachant des nimbes de suie qui formaient les brumes nocives perpétuellement tournoyantes au-dessus des immeubles. Juste en dessous de ces étendues sans étoiles, sans astres pour venir partager ma présence. Ces gigantesques cylindres criblés d'échafauds et d'escaliers noirs, rongés par le temps, se voilant dans des teintes de métal corrodé. Ce qu'il était facile de se perdre ici. De se dissimuler. Chaque corridor étrié qui filait ses architectures s'ouvraient sur des béances de câbles, de rouages, de sous-bassement, d'espaces entre les murs. Toutes ces fondations aux couleurs de bronze entaché, couronnées des froides cheminées maintenant éteintes, côtoyant les ruines de ses ossatures délaissées. La luminosité déclinait. Avais-je gagné assez de temps, est-ce que cela avait été suffisant. Je ne pouvais risquer de rester davantage.

Je me dirigeais vers l'une des sorties possibles menant hors de ce complexe, passais le long des grillages défoncés, transparents sur les flancs ouverts de constructions desséchées, oubliées. Reprendraient-elles un jour le vacarme de leurs furies, répéteraient-elles les impacts de leurs actions calculées. Il n'y avait aucun moyen de le savoir. Aucun moyen de savoir comment cet état durerait, jusqu'où se porterait les extensions de ces travaux constricteurs. Refermant toujours un peu plus la ville sur elle-même. Un grillage éventré en guise de portail, des chaînes cadénassées tentant d'entraver les entrées, en vain. Dispositif temporaire, bientôt tout l'endroit serait cerné, emmuré, comme pour les autres raffineries. Comme pour les autres quartiers. Je me glissais dans l'ouverture, retrouvais le chemin des ruelles désordonnées, jonchées des bâtisses qui se répétaient dans le même silence persistant, leur saleté et leur médiocrité exposées impitoyablement à la lumière des luminaires vacillants qui brutalisaient mes yeux. Devaient-ils rendre la nuit plus claire que le jour. Ces habitations faites de briques à la couleur presque carmine, délavée, assombrie. Je n'avais pas besoin de voir les détails de ces superpositions en des confusions d'architecture, des prolongations d'insalubrité. Plus loin, sur le chemin que j'empruntais, se trouvait une rue plus large, plus animée. Hors de question de continuer par là. Je ne voulais avoir à subir la présence de personne, personne qui vivait, respirait, se répandait continuellement entre ces murs. Je n'avais pas besoin que l'on me rappelle la distance, le gouffre. À la première ouverture donnant sur une ruelle je m'enfonçais. Étroits passages, toiles ramifiées dans des contresens constants, mangés par les pierres qui cédaient lentement sous le poids des années. Au moins les lampadaires étaient plus éparses, me laissaient respirer dans les absences de ma vision. Au moins n'y avait-il personne. Mes pas résonnaient sur les pavés, anciens et usés. Les halos jaunâtres vibrants, instables, m'exposaient les façades torves qui se penchaient dangereusement les unes sur les autres. Je connaissais ces chemins. Encore un peu plus avant de déboucher sur une montée, et je serais arrivé. La simple idée de rentrer, de me confronter encore, me rongait. Lentement. Progressivement. La ruelle étouffée se séparait en plusieurs branches, se jetait en différentes directions toutes aussi tortueuses, branlantes. Je m'arrêtais. À l'une de ces ouvertures annexes, un garrot qui n'était pas là lors de ma dernière venue. Ici aussi. Mur noir et froid,

rivé profondément dans la pierre des bâtisses alentours, brisant, compressant la matière centenaire pour obstruer entièrement le passage. Ces épaisses tôles d'acier sombre qui formaient un barrage de plusieurs mètres de haut, insurmontable, inattaquable. Alors ils avaient déjà commencé à fermer les accès de ce quartier. Je reprenais ma marche plus rapidement. La vue de ces amputations absolues me faisaient toujours le même effet d'étau qui se refermait lentement sur ma nuque, condamnant mes tentatives. Est-ce que je pouvais seulement espérer pourvoir partir d'ici maintenant. Successions de ruelles, interposées maladroitement par des générations différentes, pour la plupart empruntables malgré les débris et les détritiques éparses qui jonchaient le sol. Perpétuels tiraillements d'angoisses rémanentes. Enfin, enfin cette réponse. On ne devait me refuser cela.

Certains espaces qui se dégageaient entre les immeubles, m'offrant les visions nocturnes de la ville enfumée. Les cheminées, sombres excroissances, qui suaient les verticales colonnes de charbons et de bois consumés, tapissant une seconde nuit dans l'air plein de ces retombées asphyxiées. Je remontais les districts découpés, en direction du quartier excentré, surélevé que j'habitais. Avec la hauteur, entre deux bâtisses écartées. Mon regard pouvant plonger jusqu'aux limites infranchissables.

Ces falaises de calcaire au teint maladif, taillées dans les flancs suintants de montagneuses vertèbres, accrochées par des lambeaux de brumes qui se fracassaient perpétuellement sur leurs arrêtes avant de se déchirer sur les tours, les toitures et de se répandre dans les artères urbaines à leurs pieds. Je vivais dans un creuset. L'enclave de pierre enserrait toute la ville, la dominait de ses hauteurs écrasantes, méprisantes. Mais ce n'avait pas été assez. Les passages praticables, les crevasses, les chemins creusés étaient des possibilités d'échapper à la rance moisissure environnante, de fuir la poisseuse haleine qui transpirait de toutes les surfaces. Alors, de nouveaux remparts avaient été demandés. Gargantuesques murailles de métal noir enfoncées dans la roche, encastrées de force pour condamner définitivement toutes les sorties possibles. Les travaux duraient depuis des mois, et aux noms de sécurité, d'efficacité, devait à terme se refermer en une enclave rejoignant la mer. Plaques épaisses sur plaques épaisses, vitrifiant sa périmétrie. La surface intrinsèquement lisse de ces tôles, sans accroc, commençait à être rongée par l'humidité, par le vent, par la rouille, par le temps. Mais les murs resteraient encore rivés bien après que la ville ne soit définitivement morte. Je me détournais de ce rappel concret de l'enlèvement qui me retenait ici, pour remonter jusqu'aux marges où se trouvait mon domicile. Je montais une à une les marches, refoulais les possibles images de ce qui m'attendait. Constante répétition de paroles et de situations. Peut-être que la réponse serait arrivée. Peut-être que tout n'était pas encore perdu. Je pouvais encore me dégager de ces espaces, rompre avec cette vie. Arrivé devant mon palier, au bout de ce couloir gris mal éclairé. Je regardais la porte. Le bois à la peinture craquelée, usée par les années. Est-ce qu'elle était là ce soir. Est-ce qu'elle m'attendait de l'autre côté. J'inspirais. La réponse. Je ne pouvais retourner à l'extérieur de toute façon. Je me résignais à glisser la clé dans la serrure. Sonore résonnance des engrenages qui s'alignaient, je poussais lentement l'ouverture.

Silence.

Rien.

Alors, elle ne rentrerait pas ce soir. Soupire de soulagement ôtant une partie du poids accumulé ces dernières heures. Ces dernières années. Au moins serais-je seul. J'entrais, buttait contre des lettres postées qui attendaient qu'on les ramasse. Le battement de mes veines,

brusquement interrompu. Je regardais les enveloppes à mes pieds, ne parvenais à m'animer. Et si la réponse y était. Je n'arrivais à me décider. Allons, tu as patienté toute ces semaines pour cela. Confrontons le postulat de cette situation, l'attente n'était plus supportable. Je me baissais précautionneusement, méfiant, redoutant ce que pouvait abriter ces mots. Différentes lettres. Des relances venant de son travail, des rappels de loyers non payés. Je les passais une à une.

Là.

Ils avaient répondu. J'éventrais le papier, en retirais les mots qui pesaient tant. Lecture trouble, à essayer de concentrer mes yeux sur les lettres.

Je laissais retomber mon bras, portais mon regard sur ce qui m'entourais. Cet appartement, cette présence. Plus de vingt ans à la côtoyer, à la subir quotidiennement. Dans ce maigre espace teinté de sa négligence. Insalubre continuité, les restes de nourritures délaissées, les surfaces tâchées de fluide que je préférais oublier, n'avais jamais réussi à nettoyer. Babiotes, reliquats, morceaux inutiles empilés, entassés en des monts éparses que je ne pouvais que repousser plus loin contre les murs. Elle refusait de jeter quoi que ce soit. Encore ici alors. À respirer, à boire. Dans cette cuisine maculée de graisse refroidie, dans ces moisissures humides qui coloraient les interstices, dans ces collections de vêtements sales qui empêchaient de passer librement. Je me laissais aller vers le couloir, me forçais à ne pas regarder sa chambre pour rejoindre la mienne. Je marchais sur les affaires répandues. Je n'avais plus le courage pour ce soir d'essayer d'endiguer cela. Je m'enfermais dans le noir, essayais de me diluer dans le silence. Même là je pouvais deviner le motif des tapisseries arrachées, laissant les parois nues, donnant les impressions de taudis. Je tenais encore la lettre. La lettre qui me refusait, faisait perdurer ce qui n'aurait jamais dû commencer. Qui me rivait à elle pour des années supplémentaires. Sursaut de bile, grincement de mes dents, alors que je considérais tout cela. N'avais-je pas encore assez donné, répandu au nom de rien sur des sols médiocres. Toute ces années qui me revenaient dans les plus amers détails.

L'odeur. C'était l'odeur. Pas uniquement la sienne qui souillait toute cette purge. C'était l'odeur de la ville, transpirée conjointement par les murs et par ses habitants. C'était ce fumet de linéarité qui venait creuser ma gorge avec chaque inspiration supplémentaire. Toutes ces marques, toutes ces absences de personnalité, de notabilité. Toujours revenir vers ce même constat d'impossibilité d'éclat, d'individualité qui me ferait l'effet d'un poignard tourné contre moi. Réel. Sensoriel. Avec des conséquences. Plutôt que cette puante et détestable satisfaction du simple fait de vivre. Mais il n'y avait rien pour rompre cela. Je portais mes yeux sur ma fenêtre étroitement fermée, imaginais les mouvements qui reprendraient avec le jour. Non, ils ne vivaient pas. La vie leur arrivait, simplement, et s'en contenter était suffisant. Je ne pouvais plus les voir, ni les entendre. Chancres répétés qui par leur simple présence me rappelaient ces minutes par milliers répandues et gâchées dans ce pourrissoir de suffisance. Et j'allais devoir rester. Endurer. Composer encore plus longtemps. N'était-ce pas assez d'avoir évasé toutes ces années en des attentes stériles qui ne portaient aucun fruit. Les fibres incendiées momentanément, consumées, de cette rage qui montait, s'étendait. J'avais encore du feu à répandre, à vomir sur ces structures placides. Mais pour combien de temps. Je relisais la lettre, ses mots vides, ses intonations formelles. Il n'y avait rien à attendre ici. Rien à éprouver, rien à ressentir autre que l'amertume de forces distillées. Même fuir, même fuir n'était plus possible maintenant que les sorties étaient contrôlées, les frontières emmurées. Les cavalcades internes enfumées, exhalées en des râles muets. Toute cette colère, cette rage

qui irriguaient mes membres, qui échauffaient mes tentatives de trouver quelque chose, quelque chose de différent. Tant que je pouvais la sentir, tant que je pouvais me relancer avec ces fureurs, même si ce n'était que pour quelques secondes, je pouvais m'en sortir, je pouvais maintenir un semblant d'entité dans cet enlèvement prolongé. La colère ne devait pas s'évaporer, me laisser vidé comme toutes ces autres soirées. Il n'y avait plus qu'elle pour m'animer.

La simple présence de mon matelas sous moi. Entaché de toutes les fois où je m'étais allongé, forcé à dormir pour raccourcir la journée. Et je devais rester plus longtemps dans un environnement qui me poussait toujours plus à chercher comment annihiler les heures. Les migraines qui naissaient de ces trop longs sommeils forcés, de ces réveils constamment repoussés jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de dormir. Ce n'était que trop tentant. De suspendre tout cela. D'oublier tout cela. Avant d'attendre de nouveau que le soir tombe pour pouvoir recommencer. Je pouvais sentir dans mes râles la colère s'amoindrir, mes réactions s'engourdir. Cela arrivait si vite. Je n'arrivais plus à me maintenir.

Je distinguais les formes abhorrées de ma chambre dans la trop peu profonde pénombre fusillée par les éclairages extérieurs qui passaient au travers de volets incapable de m'offrir le repos de mes yeux. Toutes les interludes ne faisaient que repousser ce qui arrivait tôt ou tard. À quoi bon. À quoi bon essayer. Dérive, soupir inane. Fin d'endurance.

Sonorités vagues, maladroites. Que se passait-il. Éveillé, extirpé par des bruits métalliques qui râclaient la porte, je me redressais. En l'entendant s'ouvrir je réalisais avec une attention soudaine. Je me laissais retomber.

Alors, elle était finalement rentrée ce soir. Ouverture brutalement refermée, je l'entendais laborieusement s'avancer, se cogner contre les murs dans les altérités de sa perception. Glissements, grattements. Je n'avais besoin de voir pour savoir. Trop ivre pour allumer la lumière, pour se déplacer normalement, pour se souvenir des dispositions de l'appartement. De ses mains elle s'avancait, essayait de trouver son chemin jusqu'à sa chambre dans des soupirs bruyants. Quelle heure était-il. D'autres impacts de chute rattrapée, injures à moitié étouffée. Je ne voulais pas entendre sa voix. Je ne voulais pas bouger. Enfin, elle arrivait, trouvait le seuil qui permettrait de s'écrouler. Je connaissais ses déambulations, ses gestes par répétitions forcées. Le grincement de son lit, le son de lutte contre ses vêtements qu'elle n'arrivait à retirer. J'avais conscience de ne plus être assez fatigué pour me rendormir. Elle avait jeté ses chaussures dans le couloir, laissées là.

J'attendais.

Regardais le mur, immobile. Et après quelques minutes seulement, les respirations lourdes, ronflements grasseyés qui résonnaient, creusaient dans l'opulence de sa gorge. Il n'y avait aucun moyen de ne pas rester éveillé désormais. Je me redressais, laissais mon regard se perdre dans les rangées de livre que j'avais amassé dans ma chambre. À essayer de donner un point de fixation à mes pensées. Ces reliures. Ces couvertures.

J'aimais lire. Pourquoi. Les livres, à mes yeux, étaient l'apanage des atrophiés, ou de ceux incapables de vivre spontanément. Qu'importe la forme du récit, les sujets traités, les mots utilisés. Écrire, c'était prendre du recul, battre en retraite momentanément face à l'instant. Avoir une image, et prendre le temps nécessaire pour la reformuler, revient à trahir ce qu'elle était originellement, à la tordre sous les langues subjectives qui passaient sur elle à tour de rôle. Il y avait une distance incroyable entre le mot et l'image. L'expérience, qui était

spontanée, instinctive, immédiate, se voyait alors bafouée lorsqu'on l'encapsulait dans l'étroit carcan de nacre que constituait une page blanche. La simplicité du style comme l'absence de modifications ultérieures à l'écrit ne changeaient rien. Exprimer une idée, si ce n'était qu'en pensée, revenait à la reformuler, à lui arracher impitoyablement ses lambeaux de vie avant de la noyer dans l'encre. Les livres étaient drainants, toujours assoiffés, comme des entités parasites rongant ce qui rentrait en contact avec eux, même des années après avoir été achevés. Ouvrir un livre, c'était relancer pour la millième fois le spectacle de cette essence dénaturée, et s'exposer à sa faim intrinsèque. Le souvenir n'était qu'une image martelée, déformée, qui s'insinuait alors dans le lecteur à son insu pour le dévorer de l'intérieur, ajouter un peu de sa vie à sa propre existence. Les mots ne sont rien si je ne peux me retrouver en eux. Les mots ne sont rien s'ils ne peuvent creuser dans ma chair. Les livres étaient gorgés de tout ce qu'ils avaient touchés, et renvoyaient l'image brisée de toutes ses personnalités sous la forme d'un amorphe amalgame, suintant et sifflant, que l'on nommait l'identité. Les étagères sont des tombes, les bibliothèques sont des nécropoles. Et c'est pour ça qu'ils m'attiraient. Les reliures de cuir étaient des prisons qui contenaient les échos brisés de tant d'existences passées. L'auteur, s'il était l'initiateur, le premier dévoré, celui dont la chair était la plus touchée, n'était que le premier d'une longue liste où chacun, en percevant ce qu'il voulait entre les mots, lui offrait une nouvelle réalité, ou plutôt, lui donnait de sa propre réalité pour qu'il puisse s'en nourrir. Et plus un livre ronge et creuse et gratte et suinte, plus il revêt de visages, de formes possibles. Les textes les plus déterminants, étaient ceux qui connaissaient le plus impitoyablement les plaies d'une faim sans fin que l'inertie, l'oubli et le dédain général ne sauraient totalement éteindre. Derrière chaque couverture, il y avait un lambeau lacéré, condamné, dont on avait le loisir, au prix de sa propre chair, de ranimer afin de l'expérimenter.

J'étais persuadé, qu'avec un peu de concentration, de pratique, l'on était capable de situer précisément dans quelle partie du corps les restes suivant l'impact d'une de ces entités parasites se faisaient le plus sentir. Je ressentais davantage la causticité des mots dans mes viscères, dans les mouvements laminaires de mes entrailles, ainsi que dans mes lèvres, sur ma langue, dans mes dents. C'est là que j'étais le plus sensible, le plus à vif pour réceptionner leur suc.

Matinée, après avoir attendu les heures. J'étais resté immobile pour ne pas avoir à la voir partir. J'avais l'appartement à ma disposition pour la journée. Sa crasse qui m'était réservée, ses taches dédiées. Elle rentrerait sûrement ce soir, ruinerait les efforts que je pourrais faire pour rendre l'endroit plus vivable. Elle s'absentait rarement, revenait l'écrasante majorité du temps, excepté pendant ces quelques fenêtres que lui imposait son travail. Est-ce que je devais tenter les interdits pour l'éviter à partir de maintenant, pour ne pas rester avec elle. Ne pas rester auprès de cette aura stérilisante. Je tentais de nettoyer, de ranger quelque peu le sillon de sa présence. Bouteilles d'alcool vides, une renversée, s'épanchant en un étang à moitié séché à proximité du canapé où elle attendait les gorgées supplémentaires. L'approcher relançait les humeurs oubliées de ses émanations les plus viles.

J'essayais de faire quelque chose de ma journée, de ne pas avoir l'impression de perdre davantage de tout ce que j'étais. Je n'avais pas pu profiter du laps de temps que j'avais eu hier, je n'avais pas réussi à endiguer les vagues qui venaient m'embourber. Aujourd'hui il fallait faire quelque chose. Je refusais de penser à la lettre. Je refusais de penser au lendemain.

Je refusais de penser aux semaines suivantes. Je voulais juste réussir à lire, à me perdre. À repousser les échéances.

Autre jour, autre sortie. Crépuscule entamé, je m'étais éclipsé avec son apparition. Je n'avais plus le courage de la voir, de supporter sa présence. Je n'y arrivais plus. Le front, pressé contre les pierres froides d'un mur, cherchant à y insérer de leur fraîcheur, à nettoyer cette poix qui pesait sur mes pensées. Elle était déjà rentrée, m'attendais. Je ne pouvais même pas tenter de dormir à l'extérieur à cause des patrouilles. Forcé à partager son air, à prendre part dans ses exhalaisons les plus sales. Réverbères allumées dans la rue adjacente coupant la mienne, je détournais mon visage appuyé. Je n'avais presque plus de temps. Inutile de repousser davantage ce qui arriverait. Migraine d'apathie. Je me redressais, retournais sur le chemin qui devait me mener à mon domicile.

Les rues, les unes après les autres. Les marches. Les unes après les autres. La porte. Le contact de sa poignée me répugnant. La lumière. M'exposant sa chair. Assise, comme toujours, sur ce canapé gorgé de ses débordements, de ses sécrétions les plus immondes. À boire. Instinctivement, je regardais ailleurs. Les vêtements par terre, les salissures, les tâches de graisse, les monticules d'affaires entassées. Tout, sauf son visage. Tout. Sauf son visage. Les bouteilles renversées. Elle me parlait. Le sifflement qui me voilait ses mots que je connaissais déjà. Re commençait l'éternelle absence. Je faisais acte de présence, répétais les méandres automatisées de paroles vides. Je ne pouvais constamment me soustraire à ces échanges, m'éviter les confrontations nécessaires qui alimentaient l'illusion de liens, de rapports. J'écoutais sans entendre ses mots, offrais la justification de ma fatigue, du désir de se reposer pour m'émanciper. Et en réponse les fausses considérations affectueuses m'englobant dans des relents acerbes. Inutile d'enregistrer ces syllabes qui se répétaient depuis des années. Ma chambre se trouvait au fond de l'appartement, adjacent à un placard face aux latrines. Je savais qu'elle avait recommencé à boire du moment que j'avais quitté la pièce, du moment que je m'étais replié de la seule façon dont je pouvais ici. Je n'avais pas le courage de sortir pour la fuir ce soir, je n'en avais pas l'impulsion. Et trop m'absenter lui donnait les prétextes pour tenter de se rapprocher. Cela allait être de plus en plus difficile désormais. Je préférais ravalier ma bile de temps à autre, me contenir quelques heures pour donner de l'apparence à cette situation. Assis, dans ma chambre, à me demander que faire. Les maigres étagères qui supportaient le poids de lignes déjà connus. J'essayais néanmoins de lire, de meubler le vide environnant, de vainement faire abstraction de sa présence. Les dizaines de minutes qui s'engouffraient les unes après les autres. Impuissance, extinction. J'attendais, passivement, que la journée se termine. J'essayais de me forcer à m'endormir. Lente disparition, dérive de contrition abattue. Interrompu, par le bruit de grattements, de frottements contre les murs. Qu'était-ce. Je me levais pour ouvrir la porte de ma chambre, voir ce qu'il se passait, provoquait les étranges sonorités.

Ma mère. Entièrement nue, dans le placard ouvert, en train de maladroitement essayer de s'accroupir en se retenant de ses mains contre l'encadrement. Elle puait l'alcool. Elle ne me voyait pas la regarder. Je restais un moment appuyé contre la porte, à considérer la scène. À quel point pouvait-elle renouveler sa bassesse. Elle continuait, à moitié endormie, encore ivre, à palper les surfaces autour d'elle, à tenter de s'asseoir sur un siège qui n'existait pas. Je me sentais terriblement las.

- Tu es dans le placard.

Elle avait relevé la tête dans ma direction, incapable de voir au travers de sa vue défaillante,

restait immobile quelques instants.

- Non, je ne suis pas..

Les intonations de sa stupidité exacerbée par la boisson, pas son état second qui ne faisait que mettre en lumière ce qu'elle était profondément.

- Si, tu es dans le placard.

Répéter la même médiocrité constamment. Elle continuait de baisser sa croupe graisseuse dans le vide, persuadée de sa position.

- C'est faux.. Je suis.. Juste m'asseoir..

Elle grommelait, mâchait à moitié les mots et expirait plaintivement.

- Pour la dernière fois, tu es dans le placard.

J'avais élevé la voix pour qu'elle comprenne enfin. De nouveau elle s'était immobilisée. Elle clignait des yeux de manière répétée, faisant un effort visible pour revenir à sa situation.

Relevée, elle était allée rejoindre la porte d'en face en soufflant, suffisamment fort pour que je l'entende, mécontente de mon ton. Je refermais la porte de ma chambre pour retourner m'asseoir sur le rebord de mon lit. Je fermais les yeux d'une fatigue qui n'avait rien de physique alors que j'entendais ma mère bruyamment uriner tout en poussant de légers gémissements de soulagement. Forcé d'écouter de par la porosité des murs qui me transmettaient tout. Expressions trop connues. Après qu'elle en avait terminé, je l'entendais se lever maladroitement, se cognant contre la porte en essayant de sortir, puis rejoindre sa chambre de son pas lourd et grossier. L'odeur d'urine fraîche commençait à se répandre jusqu'à moi, et je savais que je ne pourrais pas m'en débarrasser ce soir. J'essayais à nouveau de m'endormir, dans les vapeurs alcoolisées qu'elle m'avait laissé. D'oublier que demain elle serait là, et que dans quelques jours il faudra que je répète une fois de plus les creux échanges pour sauver les apparences.

Malgré l'état dans lequel ma mère avait laissé l'appartement, j'essayais de lire, de m'occuper. Mais les mots défilaient sans que je les lise, et je consumais des pages entières sans rien en retenir de ce qu'il s'y passait. La journée qui se traînait, s'alourdissait de mes tentatives de la rendre valable. Longues heures. Il fallait que je réussisse à aménager quelque chose, un espace, une sphère quelconque pour pouvoir évacuer, éliminer toutes ces perspectives mortes nées. Mais il n'y avait pas de place. Il n'y avait que la certitude qu'elle rentrerait bientôt. J'avais un mal de plus en plus prononcé pour me concentrer, pour essayer d'aligner les phrases qui se tenaient sous mes yeux. J'étais perdu dans mes pensées, enfermé avec des images, des souvenirs qui me revenaient ponctuellement, traîtreusement. La vue de ma mère ivre suffisait à relancer toutes les fois où elle l'avait été. Comme toutes les mémoires se convoquaient les uns après les autres dans une chaîne qui terminait de cautériser mes efforts. Galeries chaotiques, sans ordre, qui pouvaient plonger loin, à des années en arrière. Les images d'elle nue chevauchant un inconnu poussant les gémissements dont j'étais encore fêlé aujourd'hui. Oui, une nuit lors d'un séjour, un voyage lointain.

Je devais avoir huit ans. Cela faisait longtemps que je n'avais pas déterré ces scènes parmi tant d'autres. Ils m'avaient fait partager de leur absinthe déjà consommée pour rire. J'avais trouvé le goût absolument infect, et je me souvenais comment le liquide avait brûlé le long de ma bouche et de ma gorge. Je m'endormais peu de temps après pour me réveiller au son des râles de plaisir que ma mère prenait avec son compagnon. La porte de ma chambre était entrouverte et donnait directement sur le canapé où ils s'étaient mis à copuler. J'avais commencé à pleurer sans un bruit dans le noir, et je regardais ma mère se faire pénétrer par va

et viens. Je repoussais le livre que je tentais de lire loin de mes mains, il était inutile d'essayer à ce stade. Je devais leur avoir crié d'arrêter au bout d'un moment, car l'homme s'était précipité hors de l'appartement avec ses affaires en voyant la porte ouverte. Ma mère, encore nue et ivre d'alcool comme de sexe, s'était allongée près de moi pour essayer de me faire arrêter de pleurer. Mais je sentais qu'elle m'en voulait à la façon amère dont elle essayait de me consoler d'une voix éteinte. Je sentais sa poitrine sur ma peau. Le souvenir de la sensation me dégoûtait. Il me semblait que ce toucher m'avait également dégoûté sur le moment. Ces images me revenaient avec tant de précision, tant de détails. Les bénéfices d'une bonne mémoire visuelle. Je m'étais levé pour marcher le long de ma chambre, essayant d'épuiser le flot de pensées, de défouler la colère qui survenait à la convocation de ces scènes. Elle montait, progressivement, au fur et à mesure que je repassais malgré moi les détails enregistrés. Je me souvenais encore de la forme du sexe de l'homme, de la manière dont ma mère s'était assise dessus. Cette dernière n'était pas aussi grosse à l'époque qu'aujourd'hui, mais son embonpoint était déjà suffisamment entamé pour me graver le spectacle de ses débordements. Et je devais encore subir sa présence auprès de moi, tolérer son existence délétère. Peu à peu la fureur s'étiolait, perdait de sa vigueur. J'essayais en vain de la relancer en insistant sur les séquences les plus pénibles, mais elles me laissaient de plus en plus froid. Je me sentais soudainement fatigué, usé par le constat de cette réalité. Je regardais passivement autour de moi avec des restes d'hostilité éteinte, la mâchoire serrée, sentant les premiers signes d'une apathie qui allongeait ses bras humides autour de ma langue. À quoi bon. À quoi bon se débattre dans ce filet suffocant. J'usais en vain le peu d'énergie qu'il me restait. J'avais repris le livre pour essayer de m'y plonger, de me relancer d'une manière ou d'une autre, mais je ne parvenais même pas à lire une phrase complète. Je n'en voyais plus l'intérêt. Je le laissais simplement retomber de mes mains sur le sol.

Je m'étais allongé sur mon lit, à attendre. Je regardais le plafond sans le voir, à chercher l'intérêt de bouger, à combattre une vitalité atrophiée. Des temps passés à me demander ce que je pourrais faire pour ne pas me dissoudre totalement dans l'inertie. Mais à chaque possibilité évoquée intérieurement, la même réponse désabusée. À quoi bon. Des heures perdues les unes après les autres à me demander ce qui pourrait présenter un intérêt suffisant pour me faire réagir. J'étais infirme émotionnellement, incapable du moindre mouvement. Toujours ce terrible sentiment de dissolution lente dans le vide. Dans ces instants je n'avais même plus l'énergie la plus basique pour être en colère. Bruit de clé, de poignée.

- Je suis rentrée.

Absence de réaction, l'épieu définitivement enfoncé me clouant à l'inertie. La tonalité enjouée forcée de sa voix pour tenter d'aménager des ouvertures jusqu'à moi. Le retour de ma mère ne faisait monter qu'une nausée qui disparaissait d'elle-même face à sa propre futilité. Je l'entendais bouger, s'atteler à des occupations, sans y prêter attention. C'était du bruit, qui était là, sans plus. Attendre que chaque heure se termine jusqu'à ce qu'il soit possible de dormir. C'est tout ce que je pouvais projeter désormais. Assez sottement espérer que le sentiment d'apathie se diluerait dans le sommeil. Que le réveil m'en libérerait. C'était comme un masque sous la peau, une fine pellicule mais rigide, à l'image du cartilage, qui rendait malaisé l'action de mouvoir les muscles de mon visage pour réagir. C'était particulièrement à l'arrière de mes yeux que je pouvais ressentir les effets de cet état. Un poids, toujours présent, que mon regard devait traîner pour se déplacer. Je n'osais pas tourner la tête pour regarder l'infime rayon de lumière qui filtrait de mes volets fermés pour s'éclater sur le sol. Je n'osai pas vérifier à quel point il avait peu avancé depuis la dernière fois que je l'avais regardé, à

quel point peu de temps avait passé. J'étais en train de perdre. Sans réaction, je devenais passif, ingéré lentement avec les autres. Après des heures passées immobile, je ressentais enfin la lassitude progressivement abattre ma chair éveillée, secrètement conjurée depuis que je m'étais levé ce matin. Amer sentiment de reproche qui se lie à la sensation d'échouer et d'abandonner aujourd'hui encore. Je patientais encore un peu pour m'endormir dans des langes puantes de causticité, en espérant qu'un dernier sursaut de décomposition m'attendrait le lendemain, dispersant les écales de bile qui resteraient fixées sur ma langue.

Réveillé au milieu de la nuit car je m'étais endormi trop tôt. Je me refusais à bouger. Je n'avais aucune idée du nombre d'heure que j'avais à attendre avant que la journée ne puisse commencer, ne puisse m'offrir des solitudes trop fines. Ma mère était encore là. Je pouvais l'entendre. Remuer la masse de sa chair dans son inconscience, la rouler dans les souillures de sa couche. C'était sa respiration qui m'avait en partie sorti de mon sommeil, bruyante, vulgaire, même dans ces instants d'oubli. À chaque éclat de sa toux, je pouvais sentir tous mes muscles se bander et ma peau s'hérissier. C'était ce dégoût éprouvé des centaines de fois face aux expressions de sa présence. D'autres sons ne lui appartenant pas. De l'autre côté du mur, dans l'autre appartement. J'en avais presque oublié son existence. Rumeurs de vie décalée, l'homme qui avoisinait ma chambre qui parlait, insultaient la personne qui vivait à ses côtés. La vitrification de mes sensations. Ce n'était pas nécessaire d'avoir ce rappel de bassesse supplémentaire. Il continuait, trahissait à chaque syllabe étouffée que je ne pouvais comprendre ce qui m'empoisonnait ici. Dans la linéarité absolue de cet environnement, je décidais de me lever. Je ne pouvais espérer dormir, et encore moins supporter plus longtemps ses présences pour cette nuit. Je prenais mes affaires, traversais le couloir aussi silencieusement que possible afin d'éviter une confrontation. J'avais besoin de sortir, de respirer un air moins vicié, peu importait les patrouilles, les contrôles. Je préférais courir le risque plutôt qu'attendre ici. La clé que j'enfonçais dans la serrure aussi silencieusement - Qu'est-ce que tu fais ?

Je n'avais pas sursauté. Simplement et purement raidi d'un seul coup en serrant les dents. Sa voix était encore pleine de l'ivresse de sa soirée. J'allais me retourner pour lui répondre, expliquer quel-

Incapable de prononcer ou de faire quoi que ce soit. Une maigre lumière filtrait par l'entrebâillement de la porte, une lumière de rouille provenant d'un des luminaires dans le couloir. Elle était encore entièrement nue. L'ombre de l'embrasement occultait son visage, mais j'avais eu le temps de voir son corps. Je sentais les dents de la clé qui rentrait progressivement dans ma main, creusant ma paume. Je me concentrais sur cette sensation, évitant de la regarder. Elle restait debout, attendait ma réponse, à moitié étourdie. À quoi bon essayer. Je passais la porte que je refermais derrière moi, laissant en arrière la vision que j'avais éprouvé depuis des années. Je descendais les escaliers au bois rongé qui craquait sous chaque mouvement qui passait sur son corps, et j'échouais enfin sur la sortie. À l'extérieur. Le froid qui purgeait mes poumons. Je m'étais appuyé contre le mur pour respirer, les yeux fermés. À peine entraperçue sa chair pendante, disgracieuse, débordante de médiocrité. Elle avait gravé le revers de mes paupières et je ne pouvais voir qu'elle. Ce n'est qu'après un moment que je sentais à nouveau la clé dans ma main que je n'avais toujours pas desserrée. Je pouvais y voir d'inscrites les marques de ses dents dans ma peau. Marcher, il me fallait marcher. J'avais parmi les quartiers qui étaient pour la plupart délimités en districts irréguliers, successions de strates urbaines amorphes et incestueuses. Les bâtiments formaient des chaînes

officiant de périmètres, et les interstices, les espaces libres avaient été aménagés de telle sorte à ce qu'on ne puisse y passer librement. Ces limites étaient déjà contrôlées avant la promulgation du couvre-feu. Avec les murs. On ne pouvait désormais aller d'un emplacement à un autre sans devoir passer les avant-postes qui s'étendaient à chaque ouverture, chaque carrefour permettant l'accès aux zones voisines.

Il y avait encore des moyens d'éviter ces interdits, de contourner ces blocus, qui disparaissaient les uns après les autres. Passages cherchés, traqués. Je me souvenais de la première fois où j'avais trouvé un de ces passages clandestins en marchant de nuit. Au pied d'une grande bâtisse abritant un complexe de traitement des eaux, chaînon à la limite du quartier que j'habitais. À l'arrière se trouvait un escalier abandonné, descendant vers une sortie annexe, une porte de fer apparemment condamnée. Je m'étais arrêté ici pour me reposer, diluer les gerbes de mes pensées. C'était en regardant la porte que j'avais remarqué que les planches cloutées étaient sciées au niveau de l'encadrement. C'était un leurre. Je tournais la poignée, et tirais la porte vers moi, les entraves factices frottant contre l'ouverture. J'y étais entré précautionneusement, ne résistant pas à voir ce qu'il y avait de l'autre côté. C'était un simple couloir de manutention passant sous le complexe, d'où du plafond perlaient des gouttes de vapeurs condensées. Les quelques ampoules qui pendaient librement éclairaient les surfaces de briques pleines de canalisations aux susurrements constants, ainsi que des couvertures, des affaires disposées à même le sol. Repaire parasite, il était facile de voir que quelqu'un vivait ici aux boîtes de conserves entassées entre les draps sales. Mais il n'y avait personne. Je rejoignais rapidement l'autre côté, où la porte était exposée avec un artifice similaire. Et je me trouvais de l'autre côté de la limite imposée. Je ne m'étais pas aventuré plus loin cette nuit-là, de peur de me faire repérer, de peur de retrouver la porte refermée derrière moi. Lorsque j'y étais retourné une nuit ultérieure, je trouvais le passage scellé, hermétiquement fermé par les plaques d'acier. Impossible de l'en libérer sans matériel, d'en déloger les lamelles rigides. Il y avait d'autres accès, moins évidents, qui pouvaient persister. Principalement lorsqu'on s'éloignait du centre. Des entailles entre les murs, des ouvertures dissimulées derrière des cloisons croulantes. La décomposition d'une ville, son affaissement progressif, offraient des opportunités qui se creusaient dans sa lente dissolution. Les limites jusqu'à il y a peu ne concernaient principalement que les quartiers les plus habités. Mais tout s'étendait désormais, et il était de plus en plus difficile d'avancer.

Je continuais à enjamber les détritiques en amont sans réellement me soucier de ce qui pouvait se passer. La nuit avançait, et moi avec. Cela faisait longtemps que les sentiments d'appréhension et de peur nocturnes m'avaient quittés. Par moment j'avais cherché les violences que pouvaient couvrir les heures passées afin d'essayer de me stimuler, de me faire éprouver quelque chose hors de cet ordinaire. Mais il n'y avait rien d'enivrant, que querelles d'ivrognes. Les fantasmes ne rencontraient jamais la réalité, qu'importait l'heure où je pouvais tenter d'en faire autrement. Changement de décor à l'inhérente essence, le cœur se montrait creux qu'importait l'endroit. Maintenant que le couvre-feu était officiellement instauré, il était rare de voir qui que ce soit à l'extérieur passé l'heure. Il y avait toujours un risque de tomber sur une des patrouilles de gardes, filant en même temps que moi les rues vidées à la recherche de personnes qui désobéiraient à leurs lois. Je ne savais s'il s'agissait de simple dissuasion exemplaire, ou si les conséquences de ces sentinelles étaient réelles. Je ne m'étais jamais fait repérer lors de mes sorties. Mais je les avais déjà vu, ces patrouilles, avancer silencieusement dans des effectifs réduits. J'avais aperçu une fois un groupe au loin,

marchant le long d'une ruelle qui s'étendait sous l'endroit où je me trouvais, regardant, cherchant. Impossible de ne pas reconnaître leurs uniformes sobres, taillés dans des cuirs aux teintes cendrés, épousant mieux l'environnement qu'ils arpentaient. Impossible de ne pas reconnaître leur masque. Toujours une sensation innée de refoulement à leur vue. De sécheresse qui prenait mes intestins. Je ne pouvais supporter leur présence.

J'atteignais une place en amont, à la vue dégagée entre deux bâtisses qui plongeait sur un pan de la ville plus bas. Tout était si vide, si absent, si linéaire. Tous étaient nimbés d'un miasme, le respiraient, le transpiraient. Passivement à attendre, bornés par leurs quotidiens d'oublis et de divertissements sommaires. Pas un sarment porteur, une excroissance alternative, un lit se jetant dans d'autres bouches. Il n'y avait rien. Des années passées à en réitérer l'expérience, à dresser toujours plus bas le constat de ces échecs.

La chair, par elle-même, n'était rien. Il fallait l'infuser avec une essence, avec des désirs viscéraux pour qu'elle revête les kystes destructeurs de sa propre splendeur. S'y soumettre, et se voir ronger, jusqu'à ne plus pouvoir revenir, ne plus pouvoir se lier à ceux qui ne goûtaient pas ces exsudats acides. Rien n'était venu contredire ce postulat, malgré mon désir répété de me tromper, pas une seule et unique fois depuis que j'ai conscience de ces distances qui me séparent. Allais-je lentement me rapprocher d'eux avec le temps. Le gouffre béant se combler avec les ruptures successives de mes résistances. L'idée me répugnait drastiquement. Et elle me répugnait d'autant plus que, si un jour je devais m'éveiller, et me rendre compte d'avoir perdu ce qui avait fait mon isolation, je ne pourrais être surpris. D'avoir gâché irrémédiablement le suc de mes veines en me laissant aller à la facilité d'être consumé. Les pensées que je trouvais médiocres, basses chez eux, je les avais déjà eu. Combien de fois pouvaient-elles revenir avant qu'elles ne me teignent trop fortement. Une apnée d'année en année qui pouvait faire s'effondrer ce que je considérais de plus singulier en moi. Je ne voulais pas être condamné à me dissoudre, à disparaître. Et je luttais, chaque jour, pour essayer de sauvegarder la sève qui pouvait tant m'élever, cette colère, cette fureur que je chérissais plus que tout autre chose. Mais j'étais si fatigué. Que se passerait-il le jour où poser les yeux sur ma mère ne me donnerait plus la sensation de toute ma peau qui se retournait en un même mouvement contraire. Reprends-toi. Je me débâterais dans cette cage, quitte à m'en briser, quitte à rompre les dernières articulations qui me maintenaient en vie. Peut-être devais-je m'effacer jeune, m'embraser dans une convulsion de bile afin d'échapper à cette menace. Obtenir ma couronne prématurée de concert avec un suprême refus. Je me sentais respirer, ressentant les afflux sanguins chasser ces apathiques apitoiements, fileuses laminaires qui couraient mes artères. Assez d'immobilisme pour ce soir. Je ne me laisserais pas entraîner dans ces fonds informes où les saveurs sont diluées en une même coulée flébile. Je ne me laisserais pas dénaturer au point de me conformer à des absences d'aspérités. Je n'oublierais pas ma fureur. Je n'oublierais pas ma bestialité. J'irais m'écrouler sur les remparts de cette ville en une dernière tentative de les briser s'il devait s'agir de ma dernière action. Mais je n'attendrais pas de m'effacer dans la fadeur de leurs ombres projetées.

Course effrénée entre les entrelacs urbanisés, à essayer d'épuiser les tensions qui criblaient mes pensées, de diluer ce qui ne cessait de s'accumuler. Porté sans me rendre compte des directions, aveugle aux entours, pris par mes propres écumes qui se répandaient à chaque pas, renouvelées par les perspectives de rentrée, de continuité de ces répétitions. Toute cette colère qui se répandait en poix sous mon visage, noyant ma vision, dispersant mon attention. Je me perdais à l'intérieur. L'aisance de mes progressions me ramenant à mon environnement.

Espace inhabituel, ce n'était pas l'un des passages que je m'efforçais normalement d'emprunter. Je me concentrais, luttais pour revenir à cette réalité. Emporté, à mes dépends, dans l'une des allées principales. Vaste, et bordée de rangées d'immeubles à plusieurs étages où la lumière de certaines fenêtres éclairées rompait les vieilles façades de briques sombres. Exposé. Peu importait. Peu importait désormais. Je me laissais passivement aller sous la pesanteur de l'air, le long de cette rue pavée qui s'enfonçait en une pente, descendant vers les quartiers inférieurs, me faisant passer sous le niveau des habitations alentours. Sécheresse ambiante. Des mois et des mois sans véritables pluies. Non loin, je voyais le pont qui joignaient les deux districts, transperçant, surmontant l'allée en une arche d'où s'élevaient des bâtisses obscures dans la nuit.

Et l'espace d'un instant, j'en oubliais presque ce qui inévitablement échouait à emprunter ces larges artères. Au-dessous même de l'arche creusée, emplissant l'intégralité du passage, avait été installé un avant-poste. Grand pan de métal noir, à l'aspect huileux, qui fermait entièrement l'allée avec à ses pieds, une construction aux vitres teintées, hermétiques à ce qu'il se tenait à l'intérieur. L'accès emmuré, cloisonnant les espaces où les circulations étaient tolérées. Il en était de même pour chaque grande ouverture, chaque transition entre les quartiers. Mais celui-ci venait d'être érigé. Et ainsi la ville se refermait toujours plus impitoyablement sur elle-même, sortie après sortie, garrotant ses propres veines dans une ivresse de contrôle. Je m'arrêtais au milieu du chemin. Je n'avais vu que de loin ces obstructions épaisses, ces plaques clouées dans la pierre même des bâtisses qui saignaient silencieusement des vapeurs de séclusion. Il y avait une précision froide dans leur assemblage, rivées les unes aux autres, ses portes s'ouvrant à la volonté des gardes. La barrique sommaire, faite du même alliage, qui restait faussement inerte devant l'entrée. De là les gardes vérifiaient ceux qui désiraient passer, emmenaient qui devait être interrogé. Il était impossible de savoir combien pouvaient s'y trouver, ce qu'il s'y passait, si des gens y étaient enfermés. L'allure limitée ne pouvait en informer ceux qui regardait de l'extérieur, car les barriques étaient toutes connectées aux bâtiments alentours, réquisitionnés selon les besoins de la milice, vidés, puis investis. Habitations devenues sphère de surveillance supplémentaire, extension de l'acier qui courait maintenant sous leur peau. Un avant-poste était la certitude que cette partie du quartier était silencieusement prise, mesurée. D'où pouvait se déverser à n'importe quel instant des interventions qu'on ne pouvait fuir. Il était facile d'imaginer une silhouette fugitive en passant sous un immeuble, épiait gestes et directions. Il était facile de s'imaginer être suivi. De s'attendre à confronter l'un de ces masques à n'importe quel moment. La milice n'avait nul besoin de se cacher. Il lui suffisait d'être là, présente au travers des murs, au travers des menaces, au travers des recensements, au travers des disparitions. Inutile de rester là plus longuement, il n'y avait rien à voir. Je me détournais, reprenais le chemin inver-

Déglutinement sourd, froid perçant mon échine en reconnaissant les formes cerclant l'avant-poste, je me dissimulais hors de leur vue. Illuminé sous les réverbères, le masque de l'un des gardes. Est-ce qu'il m'avait vu. M'avait regarder m'approcher avant de repartir. Je m'engouffrais le plus rapidement possible hors de cette artère pour rejoindre des ruelles, essayais de quitter ce pan du quartier sans davantage m'afficher. Imbécile, à m'offrir, m'exposer ainsi. Fausse indignation, éphémère pulsion. Les tracés tortueux qui remontaient lentement, s'écartaient de ce nœud qui imprégnait tout l'endroit. Je ne pouvais m'ôter l'image de la silhouette exposée à la lumière. La ville avait voulu une milice d'acier pour assurer son

industrialisation grandissante. Elle l'avait eu. Comment en oublier les marques. De simples bandages de cuir sombre encerclant le visage, occultant la peau, sur lesquels était posé le masque d'alliage solidifié. Noir, proche du fer dans son aspect, buvant les reflets. Mais d'acier, comme le reste. Il imitait grossièrement des traits humains déformés, transpirant la froideur, la violence. C'était le visage de tous les gardes en fonction, sous le prétexte de protéger leur identité de possibles représailles. Intimidation, protection des poignes anonymes et silencieuses qui se serraient sur chacune des gorges qui se trouvaient à portée. Les branches entières de la ville maintenant amputée, les contrôles dans cet étau qui se faisait toujours plus pesant, les interrogations forcées. Il n'y avait plus longtemps à attendre avant que tout ne soit pris. Je voulais m'éloigner, prendre des détours, m'assurer que je n'étais pas suivi, que je n'avais pas alerté les gardes. Je pouvais apercevoir au-dessus de moi, s'étirant au-dessus des bâtisses, les longues et laborieuses traînées de fumées noires crachées par dizaines, hurlant la suie et la poix. Combien de ces sorties pouvais-je encore me permettre. Ce couloir semblait sans fin.

Laps. Perte. À force de vivre de cette façon, de m'enfermer dès que je le pouvais. De fuir dès que c'était nécessaire. À errer aléatoirement. J'avais perdu le fil des jours. Toute notion du temps s'écroulait progressivement en moi, et mes semaines étaient ponctuées non pas par le passage des heures, mais par les allées et venues de ma mère. Je savais qu'elle ne serait pas là ce soir, pour la première fois depuis quelques temps. Elle me l'avait dit. Je parvenais à me détendre, à respirer quelque peu. Même si ce n'était que temporaire, j'étais seul. Je pouvais lire, réfléchir, passer du temps confronté à moi-même sans être obstrué, ramené de force à cette réalité. Mon environnement était toujours le même, aussi sale, aussi entaché de tous les souvenirs qui lui étaient liés.

Mais la simple perspective d'être laissé de côté me rendait tout cela plus supportable, le temps que durait cette accalmie. Je pouvais me reconstruire un succédané d'espace vital, une barrière factice qui pourrait me donner l'illusion d'être hors d'atteinte de ce qu'il y avait au-delà. Je pouvais m'écrouler, laisser s'échapper toutes les plaies. Ce qu'il était éreintant de courir, toujours courir. La lueur du jour, teintée d'averses qui ne venaient pas, perçant les interstices de mes volets fermés pour se répandre dans ma chambre. Comme de l'encre qui s'étendrait dans de l'eau. Elle me donnait l'impression d'être plongé dans des profondeurs où tout se voyait suspendu dans une stase intemporel. Immobile, calme. Mes respirations pouvaient reteinter ces heures de cette manière. Jusqu'à ce qu'elle revienne. La lumière, le reste du temps, agressait impitoyablement mes yeux. Les nuées dégagées, dispensatrice de leur aura, éclataient mon crâne. Je ne pouvais que me retrancher dans ces pénombres artificielles. Paix mensongères et éphémères. Mais je les accueillais néanmoins. Juste ces quelques heures où je pouvais m'éteindre. Jusqu'à ce qu'elle revienne.

La descente. Lente. Silencieuse. Pourquoi tout est à ce point silencieux. Il devrait y avoir de l'animation. Du mouvement. Des vibrations. Je ne sais comment, mais je le sais. Ce tunnel se poursuit en divergentes ramifications, différentes voies qui se sont toutes écroulées sur elles-mêmes, me forçant à poursuivre. J'échoue enfin sur une ouverture débouchant sur une chambre parallèle, similaire à celle que j'ai quitté. Terreuse, souterraine. Mais il y a quelque chose d'inerte dans l'air. De sapé. Peut-être y a-t-il quelqu'un ici. Je m'avance dans l'entrée jusqu'à enfin apercevoir les formes que je pouvais identifier aux miennes. Je m'approche de cette silhouette placée au milieu de la chambre. Immobile. Figée. C'est une carcasse. Un insecte. D'une taille similaire à la mienne, ses membres recroquevillés, je peux reconnaître ce qu'il reste de ses ailes repliées. Ses mandibules suspendues dans les air, la surface de ses yeux noirs. Un coléoptère. Comprimé, contrit sur lui-même, comme écrasé par un poids immense, sa carapace translucide m'explicitant le vide qu'elle renferme. Desséché, abandonné. Que s'est-il passé. Je ne les avais pas vu au premier abord, mais les circonférences de la chambre sont pleines de ces coquilles évidées. Muettes en des sursauts d'agonies, leurs formes immortalisées dans l'extinction qui pèse sur l'endroit. Un nid. Il s'agit d'un nid. Je me souviens. Des grandes galeries, des ruées affairées d'insectes comme par légions. De tous ces éléments éparses. Mais je n'étais pas là pour les voir. Comment puis-je m'en rappeler. En me concentrant sur cet insecte effacé, je peux percevoir quelque chose. Quelque chose qui n'est pas réel. Des souvenirs. Par échos troubles, je peux sentir les moments qui ont définis sa vie. L'envergure des tunnels qu'il a parcouru, les espaces qu'il a creusé. Les bruits qu'il pouvait faire. Je peux presque voir les instants qui ont précédés sa mort. La mort de cette chambre. Quelque chose du dehors est tombé sur le nid, et tout s'est éteint. Un miasme. Les sonorités grouillantes, les mastications. Disparues. Est-ce pour cela que je me suis éveillé maintenant. Est-ce que l'intégralité du nid est perdu. Je dois chercher, trouver ce qu'il s'est passé.

Une autre semaine était passée. Il me semblait, je n'étais pas sûr. Sorti récupérer des rations de nourriture, je ne parvenais à rentrer chez moi. Je tournais aux alentours sans parvenir à me rapprocher. Je ne pouvais supporter de la voir manger, ingérer bruyamment ses aliments. Je gagnais du temps. Le pan des bâtiments où je résidais était à flanc de mer, construits sur les limites d'une falaise donnant sur le vide. Ils étaient compressés les uns contre les autres le long d'une pente qui ne faisait que monter jusqu'à atteindre les strates les plus distantes du centre. Nous ne pouvions aller plus loin. Je me glissais dans l'un des rares passages empruntables entre deux façades pierreuses et sales pour atteindre l'autre côté. À l'arrière, mince espace, sorte d'allée étroite qui s'arrêtait aux pieds d'un muret surmonté d'un grillage métallique. Et au-delà, les verticalités abruptes. Puis les vagues chargées d'écume, juste plus bas. Je déposais mes provisions non loin, me perdais quelques instants dans les rafales cinglantes iodées, trahis par les effluves d'urines qui imprégnaient l'endroit. J'aimais m'y arrêter de temps à autre, regarder les mouvements des eaux noires se répandant sur les roches battues que je pouvais voir en me penchant contre le rideau métallique. Au loin, myriades ambrées contrastant avec la nuit tombée. Il y avait toujours davantage de ces gigantesques navires de pêche qui illuminaient les eaux de leurs feux. Gargantuesques et monolithiques édifices rompant les flots, éclosions nées des dernières industrialisations. Sombres, du même alliage que les remparts qui se retrouvaient partout. C'étaient les dernières perspectives de travail de la ville, avec les chantiers de rénovations, de constructions. Allait-on m'assigner sur

l'un de ces ponts, ou bien devrais-je me rompre sous le poids de murs à ériger. Que me réservait-on maintenant que je ne pouvais partir. Je regardais les points lumineux, branlants, vacillants avec la distance. Ambres nocturnes. Je ne pouvais les voir, mais je connaissais la disposition de ces navires pour les avoir déjà aperçu stationnés dans le port. Surfaces lisses, solidement rivetées sur plusieurs niveaux, les cheminées qui recrachaient les suies de leur fournaise interne brisant le pont. Des perches longues de plusieurs mètres devaient pendre de chacun de ses flancs, et chacune supportant les épais filets qui pouvaient contenir en immense proportion les entrailles de la mer. À chaque occasion que j'avais de m'attarder ici, j'en voyais de nouveaux, emportant plus de monde dans ses cales pour répondre aux besoins croissants de la ville, ou important des biens, des matériaux nécessaires aux nouvelles constructions urbaines, à la fonte permettant de créer les scellés et les murs qui se refermaient partout. Tellement d'énergie dépensée. En me retournant. Noires plaques amputant un des passages. Alors, l'acier était enfin venu jusqu'ici. Je n'en avais même pas remarqué l'installation. D'habitude, des palissades de bois étaient placées, indiquant la future fermeture. De sommaires planches n'offrant qu'une maigre résistance, offrant un arrêt davantage visuel que physique. Mais pas cette fois. Pas ici. Les choses s'accéléraient.

Je préférais m'éviter, fuir la nuit. Mais la présence de ma mère pouvait m'expulser aux premières teintes de la soirée. Dès que la luminosité vacillante me le permettait. Il pouvait encore y avoir du monde à l'extérieur dans ce laps crépusculaire, terminant de conclure leurs affaires, de rentrer chez eux avant d'enfreindre le couvre-feu. J'évitais les lieux de rassemblement, les aimants populaires, les artères bondées. Je n'aimais pas être vu. Je n'aimais pas être regardé. Je préférais m'engouffrer dans les entrelacs noyés d'ombre, comme toujours. Cette fois j'étais resté à proximité d'une des embouchures donnant sur du mouvement, dans une ruelle à l'abri des regards entre de hautes et aveugles façades. Des gens passaient irrégulièrement comme des échos. Tremblantes silhouettes sans distinctions. Je regardais fixement les pavés humides, ne devinant que les troubles suites de formes qui venaient cercler le champ de ma vision. Je n'aimais pas regarder leur visage, leur expression. Yeux relevés au passage du profil d'une femme. Je n'avais pas eu le temps de voir ses traits. Mais sa chevelure pâle, d'une sorte de blond évanoui, cendré, retenait mon attention. Animait mes pensées l'espace d'une seconde.

Je quittais l'obscurité de ma retraite temporaire pour la suivre le long de l'allée à moitié éclairée. Je marchais lentement, à distance, sans la perdre de vue. D'autres personnes présentes sur mon chemin, collatérales émanations. Je ne les voyais pas. Je ne me concentrais pas sur eux. Mais sur la silhouette aux cheveux dilués. Ne se retourne jamais. Je souhaitais ardemment qu'elle ne se retourne jamais. Je voulais imaginer son visage, en faire un sanctuaire pour m'y abriter. Y abriter mes lubies. Mes fantasmes. L'idéaliser, la rendre plus parfaite à mes yeux qu'elle ne pourrait jamais l'être par elle-même. Elle s'éloignait lentement des mourantes veines en sursaut d'animation, s'enfonçait dans la soirée grandissante pour prendre les chemins silencieux. Je dessinais lentement ses traits dans mon esprit. Je lui proposais différentes lèvres, différents yeux. Gris. Gris-vert. Elle devait avoir les yeux d'un vert grisé. Effacés, abusés. Dont d'anciennes braises pouvaient encore couvrir sous l'opacité de ses iris. Je lui imposais des défauts. Un grain de beauté, une pâleur de faiblesse physique, si commune dans ces vapeurs côtières délétères, des cernes marquées. Oui, surtout des cernes marquées. Sa voix, modulée sur sa démarche mal assurée. Je ralentissais mes pas, me laissais porter par cette filature. Est-ce qu'elle savait. Savait qu'il y avait quelqu'un d'autre. À

caresser son image rêvée et complétée. À marcher dans le tracé de ses pas reconfigurés. Cela faisait longtemps que je n'avais fait cela. À créer de toute pièce des entités devant me convenir. Je m'animais. J'imaginai ses soupirs, ses lèvres entrouvertes. Pliais ses désirs sur le modèle des miens. Un plaisir coupable. Elle devait ressentir un plaisir inavoué au contact de mes mains. Devait avoir l'attrait de la brutalité. Dans l'obscurité des ruelles reculées, elle me semblait perdre toute assurance. Vulnérable. Quelque chose dans l'air qui me trahissait son malaise. Elle savait que j'étais là. Ses pas commençaient à s'accélérer, se précipiter, leurs échos se répercutaient sur les froides façades de briques qui nous entouraient. M'entendait-elle marcher derrière elle. Elle le devait. Je compressais mes mains, éprouvais la résistance de mes phalanges dans les plis de mon manteau, sentais ma mâchoire se contracter sous l'égide des traits brefs, des scènes amorphes où je la voyais, les mains liées, l'expression figée par convulsions. Ahanant, peinant sous ces scènes projetées. J'espérais que l'une des prochaines portes serait la sienne. Qu'elle disparaîtrait le plus rapidement possible de ma vue. Je ne lui ferais rien. Je le savais. J'en étais incapable. Enfin je le pensais. Je ne voulais pas vérifier si j'avais tort ou non. C'était juste du fantasme de frustration. Je ne savais pas. Qui prenait toujours plus d'ampleur. Arc de descente de ces désirs. Pourrais-je m'attaquer à quelqu'un. Briser le plafond de verre d'une animale hostilité pour s'immoler dans une colère contenue. Mais je m'étais trop gorgé d'elle. Je commençais à fulminer, à sentir monter toute la rage accumulée. À vif. J'étais à vif. Et je la suivrais aussi longtemps qu'il le faudrait si elle ne disparaissait pas. Je savais comment je fonctionnais, je savais comment cela se passait. Rouages tant et tant de fois éprouvés. Coincé entre deux, ne pas vouloir partir, ne pas pouvoir se rapprocher. Le pathétique de cette liminaire inertie. Elle passait les portes les unes après les autres sans s'arrêter. Elle continuait. Encore. Et encore. Je me voutais davantage sous le poids de ma frustration, de ma bile embrasée. Fin de la ruelle. Laisse-moi en paix. Disparaissais.

Disparaissais.

Cour traversée pour rejoindre l'entrée d'un immeuble, elle quittait le lit de mes pulsions. Je restais en arrière. Dissimulé. À la regarder partir. De distinct le raclement pressé des clés contre la serrure. Extinction, évaporation de ce qui m'avait porté jusque ici. Réalisation. J'essayais de ne pas regarder autour de moi, de ne pas retenir la disposition de cet endroit. J'aurais pu revenir pour essayer de la voir. Pour essayer de m'attirer son attention. Je le savais. Amères mes salives. Je devais me détourner. Je reprenais ma marche, encore trop à vif. Soulagé de ne plus avoir son dos contre moi. Sa nuque. Je ne verrais plus les si belles teintes de son être. Temporairement apaisé dans le trouble de mes impressions. Dans les gerbes subites qui continuaient à surgir. Dans les constats de ma situation, détresse, amertume, frustration, limites closes. Encore. Encore. Je prenais la direction des parties les plus distantes de la ville, dans l'espoir de briser la tension qui crispait mes ligaments dans une épuisante marche.

Encore à vouloir les suivre, à vouloir les prendre. À vouloir sentir leurs épidermes sous la tension de mes mains. Que me faisait cette vie. J'aurais dû l'empêcher de rentrer chez elle, j'aurais dû la confronter et m'imposer à elle. Assez, assez. Ces tiraillements de désirs informes qui contraignaient mes gorges épuisées. Que voulais-je. À chercher, encore et encore des chairs qui pouvaient me répondre. Il n'y en avait pas. Je pensais en avoir terminé avec ces complexions pathétiques digne des plus avilissantes masturbations. Vomir. Je voulais me vomir. Cette sensation. Le poids derrière mes yeux. Cela faisait longtemps que ce ne m'était arrivé, que je n'avais éprouvé le besoin de ressentir ce malsain sentiment de libération

flagellée. Je m'éloignais des embouchures pouvant apporter des présences malvenues, cherchais le fond de ruelles fermées. Arrêté dans la jonction insane de deux bâtiments, surplombée des gouttières et des canalisations chargées des déchets de ses habitants. L'endroit me semblait propice. Inspiration. J'écartais les plis de mon manteau, m'appuyais d'une main contre le mur. Chasser, chasser ces envies de sexe atrophié. J'enfonçais l'index et le majeur dans les fonds de ma bouche, les faisais glisser sur ma langue pour en provoquer les fondations. Congestions musculaires, convulsions salivaires. Moins de bruit. Plus profond. Suis la voie des réflexes congestionnés. Je recrachais à mes pieds le premier élément rejeté, nimbé d'une pellicule de bile. Encore. Les doigts, à nouveau, enrobés de ces exsudats de digestion interrompue, grattant les arrières de ma gorge. Agitation plus aisées, je vomissais l'acide de ma journée ingérée. Non, je vomissais le poids de mon instabilité, me rachetais pour une heure une posture de légèreté que je n'avais pas encore souillé. L'odeur de mes propres corrosives fermentations qui émanaient de ce désir avorté. Stérile, stérile. Ma trachée noyée sous l'acide que je savais si bien me sécréter. Une dernière fois. Les doigts, plongés jusqu'à leur lisière, insistants dans leur position pour amener la débâcle de mes intestins. Refus de mon corps. Insistance, creuse les limites. Ultime ouverture vers l'extérieur de biles sonores. Je ne pouvais plus. Je me tenais toujours contre le mur, reprenant mon souffle, les yeux rougis par l'effort. Je me sentais mieux. Pas moins sale, mais moins alourdi. Ce qu'il était facile de se complaire dans cette posture, de repousser sur l'environnement les raisons de ces situations, de se racheter à ses yeux avec un acte de mal être concret. À l'image d'un homme atteint trop jaloux de son mal qui lui permettait de se définir. Mais je me sentais mieux. Je regardais goutter de mes doigts les restes répandus, s'étirant lentement dans les airs avant de rejoindre le sol. Lassitude. Soudaine. Brusque. Pourquoi faisais-je cela. J'aimerais ne pas avoir à en arriver là. Ne pas avoir à subir les conséquences de mes tentatives de contrôle. Ne pas être contrit par ces absences de réceptacle et par ces compulsions animales.

Dérive. Le couvre-feu dépassé. Trop éteint pour pouvoir rentrer, pour me sentir concerné. J'avais décidé d'épuiser les dernières et rémanentes bribes de la nuit en descendant. Le besoin de sombrer. Suivant les tracés incestueux qui ne faisaient que se creuser jusqu'à la mer. Jusqu'aux quais. Qu'essayais-je de faire. Les strates des quartiers se découpaient par niveaux qui se succédaient les uns aux autres, surmontés de tranchées, de murets supportant de toujours descendantes habitations. Il y avait comme des humeurs de pluie dans l'air, mais qui ne parvenait à s'extraire de leur carcan. À éclater pour effacer toute cette poussière qui dépérissait ces heures. Arrivé, arrêté sur l'une des places surélevées qui donnaient sur le port. Les immeubles s'écartaient pour me laisser voir. Arrimés de force, couvert de chaînes, chaque vaisseaux qui n'étaient pas ceux de la milice. Noués entre eux, les ancres comme des poids les fixant à de muets étranglements. Personne ne devait sortir. Il n'y avait de libre sur ces eaux que les monolithes d'acier. L'un d'eux était appareillé, écrasant de sa lourdeur toute la zone, imposant sa vue à tous. Les projecteurs qui fusillaient en une surveillance perpétuelle cette sortie s'arrêtaient parfois sur ses ossatures rigides. Combien de biens devaient receler ses cales enterrées sous des plaques successives d'obscurité. Combien attendaient à l'extérieur, filant les flots dans des vacarmes d'industries, dans des râles de vapeurs et de suie. Même à distance, même dissimulé pour ne pas me faire repérer, j'entendais le sourd roulement de sa coque, le grincement des cordages crispant l'inertie ambiante, la tension constante. Je n'avais besoin de lumière pour deviner ce qui se trouvait derrière l'occlusion de ses cheminées. L'enceinte fermée, froid horizon. L'un des derniers accès donnant sur l'extérieur des limites de la ville. Ouverte, uniquement pour les déplacements nécessaires de navires de la milice.

Surveillée, patrouillée, occupée. Ses remparts aménagés, les projecteurs pendus à leurs hauteurs qui criblaient les eaux, les rues, les habitations. Brutaux faisceaux de lumière, toujours en activité, toujours cherchant, rendant caduques les luminaires installés sur les jetées. Essayer d'escalader ses parois, longer sa surface abrupte jusqu'à en atteindre les corridors internes et s'échapper. Partir. Mais pour aller où. Pour faire quoi. Est-ce que fuir pouvait réellement me libérer de toute cette bile. J'abandonnais très rapidement l'idée. L'enclave était sans partage. Toutes les enceintes étaient illuminées. La rivière qui se jetait du port pour ramper dans toute la ville de ses bras multiples. Ses lits se terminaient sur pareilles enclaves de métal, faisceaux cherchant, traquant tout ce qui pouvait s'en approcher. Inutile. Appuyé contre une palissade qui craquait sous mon poids, les paumes pressées contre ses bordures, j'essayais de me souvenir de ce qu'il y avait derrière les remparts. Ce qui remontait à plus loin que cela. Je n'y arrivais pas. L'usure. Sentir que, quoi qu'il advienne, le temps allait lentement passer, et faire son effet sur moi.

Je regardais dans les nuées qui éteignaient la nuit. Qui s'alourdissaient au-dessus de l'océan. Depuis quand ne l'avais-je pas vu. Depuis quand ne l'avais-je pas éprouvée. *La lune*. Tout était si étouffé. Une brise légère, fraîche venait caresser ma peau, chassant brièvement la fatigue, clarifiant mes pensées sur l'instant. Je repensais au refus de la lettre. À ses mots. À ses explications. C'était une pensée vaine, amère. Pourquoi est-ce que tout cela changerait. Et les possibilités de partir s'enterraient les unes après les autres sous des gangues de ruine. Pourquoi. Sentiment d'hostilité, de haine subite. Ranimant mes tendons. Je regardais autour de moi, avec animosité, comme traqué. On me poussait donc désormais à regarder les échos d'un endroit sans intérêt à jamais cloisonné pour y récupérer des restes d'émotions gangrenées. Je serrais un bris explosé venant de la palissade sous mes doigts. De plus en plus fermement. Je sentais ses échardes rentrer sous ma peau, se glisser lentement sous leur surface. En investir les tensions. Mais je ne m'arrêtais pas. J'étais donc à ce point rendu pathétique désormais pour venir ici et regarder avec absence dans un vague lointain. Assez. Assez de toutes ces inutilités, assez de cette ville, assez de cette vie. Cet endroit fera de moi un être atrophié. Je m'arrachais brutalement à cette jetée abhorrée pour disparaître.

Je rentrais, pris jusque dans les plus obscurs tréfonds de ma gorge d'une hostilité qui me consumait lentement sans pouvoir trouver d'exutoire. Deux pas seulement. Je la voyais écroulée sur le canapé, sa chair débordante, les sourcils froncés sous l'influence de ses rêves d'ivrogne. Elle agitant mollement sa tête, d'où pendaient ses cheveux sales grisonnants. Je me précipitais dans ma chambre. À peine entraperçu son visage me criblait de sarments acides. M'enterrer, profondément. M'enterrer toujours davantage pour ne plus voir ce monde, cette réalité acerbe. On ne me laissait pas, on ne me laissait pas penser, respirer. Il fallait qu'on me pourchasse, qu'on me ronge toujours plus. Je devais fuir, encore et encore sans possibilité de m'arrêter si ce n'était qu'un instant. Ils venaient toujours gratter contre les parois de mes abris, toujours plus frêles et inutiles. Je ne pouvais rien faire de décisif et qu'importe la fureur que j'emportais avec moi pour les rencontrer, ils revenaient toujours. Ce même bruit incessant qui creusait une tombe dans mes cervicales. Il n'y aurait pas d'arrêt, pas de répit avant que je ne sois désossé, les membres disloqués et dévorés par mes propres entrailles grouillantes. Il n'y avait que l'usure et la bile pour me décomposer de leur substance. La peau retournée à vif, des mots m'échappèrent.

- Je ne suis qu'une lente décomposition qui ne sait quoi faire de sa matière putréfiée. Je ne

sais comment me débarrasser de ce suc qui macère et continue de pourrir là où il aurait dû depuis longtemps se dissoudre.

Je l'entendais dans le salon, frapper de ses jambes le canapé, répétant continuellement dans son sommeil les exclamations inconscientes. « Et non, et non, et non ». Cette voix immonde, chargée des tonalités de l'ivresse. Comme je la haïssais. Comme je haïssais profondément tout cela. Je levais mes yeux transis de fièvre pour regarder les creux dans les murs, dans la porte fermée qui ne bloquait nullement les élucubrations nocturnes de ma mère. Les impacts de mes coups, les stèles de mes accès de fureur solitaire. J'en ressentais encore la douleur dans mes mains. À chaque fois je savais à quoi m'engager, à quel point ces accès se montraient futiles. Mais je ne pouvais me retenir. C'était soit me briser, soit la briser elle. L'écrouler. Il me restait encore suffisamment de sang-froid, de lucidité pour ne pas me porter à cette erreur. Je ne me condamnerais pas à cause d'elle, à cause de son incapacité à vivre. Je ne me laisserais pas ravir les hypothétiques chances de partir pour me faire enterrer dans cette ville morte. Encore à espérer. Encore à espérer une altération dans cette course.

Réveillé, immobile, je l'entendais récupérer ses affaires pour partir. Je ne répondais pas lorsqu'elle me dit au revoir sur le seuil de ma chambre. Je n'aimais plus parler. Je ne voulais plus parler. Mutisme forcé sur mes paupières usées pareil à de l'eau. Les mots que je pouvais prononcer ne sortaient jamais de la façon dont je le souhaitais. Pendant quelques temps j'essayais de prévoir les réponses, d'élaborer de possibles conversations à l'avance afin de me préparer, de ne pas me perdre. En vain. Plus le temps passait, et plus je devais fournir d'effort pour m'exprimer avec un minimum de clarté. Surtout pour moi. Tout s'embourbait si aisément. Je sentais comment cela progressait, comment ma séclusion me renforçait dans cet état. Cela m'avait très lentement rongé à une époque. Même quand une pensée préméditée venait à mon esprit lorsque j'avais l'occasion de la partager, je ne voyais plus l'intérêt de la formuler. Progressivement j'avais commencé à garder des choses pour moi, à laisser de côté des phrases. À ne plus tenter de réfréner l'écart qui ne faisait que davantage se creuser entre moi et les autres. La distance, palpable, lourde. Et face à l'incapacité consciente d'échanger avec le monde qui m'entourait, je m'enfermais davantage. J'avais constamment l'impression d'une sorte de latence entre la réalité et comment je pouvais me la figurer. Comme si entre la pensée d'agir et l'action il y avait un infime intervalle. Mais cet intervalle, que je sentais terriblement, terriblement physiquement. S'éprouver dans le regard, dans les réactions des autres. Il n'avait fait que s'alourdir. Renvoi constant, rappel constant. J'étais devenu de plus en plus silencieux. Jusqu'à ce que je décide de m'effacer. De me séparer nettement d'un environnement qui m'était différent. Hostile. Seul je pouvais tenter de me créer un ordre. Une architecture. Un support. Quelque chose.

Elle était assise, en train de boire, à regarder dans le vide, incapable de faire quoi que ce soit. Il n'y avait pas de verre, juste la bouteille ouverte, vidée presque entièrement. En comprenant ma présence dans l'embrasement de la porte, elle tournait vers moi son visage dont les traits étaient tordus par l'ivresse. Elle semblait heureuse de me voir, heureuse de voir son fils. Je regardais sa bouche, compressée en ce qu'elle devait penser être un sourire avenant. Ses lèvres étaient humides, à la fois d'alcool et de salive qui ne parvenaient à sécher. Lorsqu'elle était ivre, elle n'arrivait plus à boire ou à manger correctement. Je ne connaissais que trop bien cette expression pour l'avoir vue toute ma vie sur son visage. Les yeux brillants, pétillants de stupidité, et les tentatives de paraître sobre alors qu'elle ne l'était pas, accentuant le pathétique de son état.

- Tu as bien dormi ?

Sa voix graveleuse, mielleuse, déformée, en faisant trop pour avoir l'air enjouée afin de me faire pardonner son ivresse ce soir encore. J'en étais arrivé à un tel stade d'intimité avec cet état que je pouvais deviner, selon les modulations de ses paroles, à quel point elle avait bu. Elle avait déjà dépassé les limites du convenable et ne montrait aucune intention ou volonté de s'arrêter. Elle n'en montrait jamais.

- Oui. Ça va.

Je quittais son champ de vision. Rester, c'était l'inciter à me parler, à s'ouvrir pour se confier, de partager un moment de proximité avec son fils. Dans le but secret de me faire dire à quel point c'était une mère dévouée. Que, malgré ses défauts, je l'aimais et savais qu'elle faisait de son mieux. La même chose depuis des années, aussi loin que je pouvais m'en souvenir. Elle m'avait élevé pour justifier son alcoolisme et ses échecs. Elle m'avait gardé comme moteur de sa facilité.

La cuisine était sale. Ma mère avait jeté une partie de ses affaires sur le sol, sur la table, aléatoirement. Certains pouaient la transpiration, la crasse non lavée. Elle avait tenté de se préparer quelque chose à manger et avait laissé le reste en plan, le contenu répandu aléatoirement sur le comptoir. Traces étalées sur le sol, essuyées plus loin. Elle avait visiblement marché dans un morceau qu'elle avait fait tomber par terre. L'avait simplement laissé là, à même le sol, les marques de ses pas visibles jusqu'au salon. Je ne remarquais pas immédiatement que ses sous-vêtements étaient mêlés au reste. L'odeur. Je devinais que l'odeur acide, âcre de corps humain, venait d'eux. Comme elle me l'avait déjà confié auparavant. Je m'écartais avant de lui laisser l'occasion de jouer aux bonnes mères pour se sentir mieux à mes dépens. De lui donner l'occasion de se récompenser elle-même en buvant davantage. Je n'avais plus la force pour ces jeux. J'essayais désespérément de repousser l'heure où je devais sombrer. Malgré le fait que c'était ce que je désirais avec le plus d'ardeur actuellement. Je voulais repousser cet inévitable, ne pas me réfugier dans le sommeil dès que le poison de mon environnement me mordait. Au moins encore un peu, au moins essayer de faire semblant. Au moins prouver que j'avais la volonté nécessaire pour ne pas me laisser faiblement aller. Mais toujours, toujours cette même phrase haineuse. À quoi bon. Pourquoi tant lutter. Je pouvais sentir les minutes rouler sur moi les unes après les autres alors que j'essayais de m'extirper d'un enlèvement prématuré en restant debout. C'est tout ce qu'il me restait. Rester debout, pour ne pas disparaître dans mon apathie. Pas de livres pas d'extérieur pas de vie. Épuisé d'être épuisé. Usé de l'usure. Je n'avais même plus de réactions émotionnelles suffisamment fortes pour me révolter contre mon état, contre ma situation. Je ne pouvais pas tenter de me relancer à l'idée de partir, à l'idée de quitter tout cela.

La soudaine réalisation, que je devrais écumer seul le fil des crépuscules. Cette vie, ce monde. J'agonisais de solitude. J'étais en train d'agoniser de solitude. Il n'y avait personne, que des successions, des avalanches vulgaires de chairs qui tombaient, tombaient encore et toujours, s'explosaient sur des pavés huilés de leur dégradation. Gigantesque sphère vide où il n'y avait rien pour se nourrir, pour s'engorger, pour s'extirper des méandres sales. J'aurais voulu rompre ce monde qui me renvoyait cette béance amère. Une bête traquée par l'absence, incapable, impuissante. L'endurance, l'endurance et son échéance me terrifiaient. Qu'est-ce que l'endurance ferait de moi. Quand est-ce qu'elle me briserait, quand est ce que je m'exploserais avec les autres en un fracas d'os brisés et de ligaments déchirés. Les mares putrides de ma propre macération acceptée. Je pouvais en sentir les lointaines et sentencieuses